U d'/of OTTAWA
39003004597927

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/jusqunouvelord00guit

70,a

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires
numérotés et signés de l'auteur
sur papier vélin d'Arches à la forme.

N° 1 contenant 26 croquis originaux de
Sacha Guitry. Prix : 1.000 francs.

Nos 2 à 20 contenant un croquis original
de Sacha Guitry. Prix : 100 francs.

Jusqu'à nouvel ordre...

DU MÊME AUTEUR

Chez les Zoaques, 3 actes.
La Clef, 4 actes.
Petite Hollande, 3 actes.
Le Veilleur de Nuit, 3 actes.

Correspondance de Paul Roulier-Davenel
Un album de Caricatures

DEVANT PARAITRE PROCHAINEMENT :

Nono, 3 actes.
Le Mufle, 2 actes.
Jean III, 3 actes.
Un Beau Mariage, 3 actes.
La Prise de Berg-op-Zoom, 4 actes.

SACHA GUITRY

JUIN 12 1973

Jusqu'à nouvel ordre...

Ce livre est édité par
Maurice de Brunoff
32, Rue Louis-le-Grand
PARIS

Universa
BIBLIOTHECA

PQ
2613
.U56J8
1913
v.2

Mon cher Ami.

Je vous dédie ce livre en témoignage de ma tendresse et de mon admiration pour vous.

Vous m'avez jusqu'ici prodigué les trésors infinis de votre intelligence et de votre bonté. Et certes, je n'ai pas la folle prétention, en vous offrant ce livre, de m'acquitter envers vous!

Mais, mon cher ami — tout se paye! — vous avez encouragé l'impression de cet ouvrage et vous trouverez bon qu'aujourd'hui je vous en laisse un peu la responsabilité.

A vous de tout mon cœur.

S. G.

L'ARGENT

L'Argent

Ce qui prime tout dans la vie, c'est l'argent.

Sans argent, il n'y a pas de bonheur possible, et, jusqu'à une certaine limite, l'argent fait le bonheur. Cette limite varie selon les besoins de chaque individu.

Il ne faut pas manquer d'argent, et il ne faut pas en avoir beaucoup trop. Parce que ceux qui en ont beaucoup trop se le font prendre par ceux qui n'en ont pas assez — et s'ils ne se laissent pas prendre leur argent, ils deviennent odieux.

Il est bien évident que Rockefeller n'est pas l'homme le plus heureux du monde parce qu'il en est le plus riche, mais il est bien évident aussi que l'homme le plus pauvre du monde est le plus malheureux de tous.

Nous ne pensons qu'à l'argent.

Celui qui en a pense au sien, celui qui n'en a pas pense à celui des autres. C'est notre plus grande préoccupation.

Donc, l'argent prime tout.

Mais ce n'est pas tout.

Il y a la santé!

Et pourtant...

Nous hésiterions à compromettre notre fortune pour affermir notre santé, et nous n'hésiterions pas à compromettre notre santé pour doubler notre fortune.

Vous, du moins.

Si un millionnaire était assez bête pour offrir cinquante louis par doigt de pied coupé, il serait ruiné au bout de dix minutes.

(D'autant plus que les doigts des pieds sont voisins les uns des autres et qu'on peut en couper deux ou trois à la fois.)

LA SANTÉ

La Santé

Ça, c'est tout !

L'AMOUR

L'Amour

Un de mes amis, à qui je déclarais que je n'aimais pas Venise, m'a dit :

— Vous verrez, mon vieux, plus tard... quand vous aurez eu de la peine... quand vous aurez le cœur meurtri, déchiré...

Je n'aimerai donc jamais Venise !

LE TRAVAIL

Le Travail

La santé, l'argent et l'amour nous procurent des plaisirs et nous assurent le bonheur — mais les plus grandes joies de la vie nous sont données par le travail.

L'homme qui mange n'est pas toujours beau,

l'homme qui pleure est parfois laid, l'homme qui aime est souvent grotesque, l'homme qui meurt est d'ordinaire affreux, mais l'homme qui travaille n'est jamais ridicule.

Qu'il repasse un couteau, qu'il compose une valse, qu'il fauche à travers champ, qu'il cire des bottines, ou bien qu'il peigne un mur, son geste est naturel et n'est jamais vulgaire.

Le plus grand danger que court un artiste est d'atteindre trop rapidement le but qu'il s'était proposé.

Et je pense qu'il convient de le placer, ce but, si loin, si haut qu'on ne puisse y parvenir jamais.

Dame, il est dangereux d'être au sommet de quoi que ce soit, parce que c'est tout petit, un sommet — et on ne peut pas s'y tenir. Si on pouvait s'y tenir, ce ne serait plus un sommet, et, comme il ne faut pas redescendre, il est préférable de monter toujours, toujours...

Les industriels, les boutiquiers et les bourgeois s'imaginent aisément que nos préoccupations, nos doutes et nos joies sont de même nature que les leurs. Et ils pensent sincèrement que, avec de l'argent, on peut toujours nous avoir.

Quelle erreur !

Qu'ils cherchent, et ils verront que, dans l'œuvre des plus grands peintres, les plus beaux tableaux sont ceux qu'ils ont faits de leur mère.

L'ORGUEIL

L'Orgueil

La Nature nous a donné, à nous qui ne possédons ni la rapidité de la gazelle, ni la trompe de l'éléphant, ni la férocité du tigre, ni l'aiguillon de la guêpe, la Nature nous a donné, parmi d'autres armes, l'orgueil.

Et celui qui n'a pas d'orgueil est plus infirme qu'un bossu.

L'orgueil nous préserve des maux les plus grands. Sans son secours, nous connaîtrions l'envie, la colère, le désir de nous venger, l'amertume et l'ennui.

Ah ! Que de peines évitées, sans même nous en rendre compte, grâce à l'orgueil, qui nous cuirasse et nous protège! Que de satisfactions intérieures, que de joies délicates nous lui devons !

L'orgueil, à mes yeux, n'est pas, ainsi que l'affirme Monsieur Larousse, la « trop avantageuse opinion de soi-même ». Non. Pourquoi tromper le monde ? Pourquoi lui dire que l'orgueil est un défaut, que c'est un péché ?

L'orgueil est une passion, comme l'amour.

Comme l'amour il a fait commettre des crimes, comme l'amour, il a fait faire de grandes choses.

Il excite et stimule.

L'amour inspira sans doute les plus beaux vers, et nous devons à l'orgueil les plus superbes mots qui aient été dits.

L'orgueil fait partie de cette tendresse infinie qu'on doit avoir pour soi-même et sans laquelle tout bonheur me paraît improbable.

Il y a trois façons, je pense, de porter son propre orgueil.

Primo, comme on porte une épée, ainsi que faisait Monsieur J. Barbey d'Aurevilly.

Ah ! ça, c'est magnifique !

C'est magnifique, mais ça demande des aptitudes assez rares, telles que la beauté du corps, la distinction naturelle, l'élégance de l'esprit, le courage et l'intelligence.

Passons.

La seconde façon — la plus répandue — de porter son orgueil est assez irritante. On le porte masqué, et il prend alors le nom de « modestie ».

Les modestes, avec leurs singeries, avec leur feinte résignation à la médiocrité, avec leurs sourires désabusés, leur fausse résignation, font un mauvais calcul, car nous sommes toujours disposés à ne concéder de talent à personne. Ah ! Oui, vraiment, nous ne

demandons qu'à nous laisser tromper par la modestie des autres !

Et je préfère la troisième façon de porter son orgueil : en soi !

Il faut avoir un immense orgueil, et il faut sans cesse l'entretenir.

Mon orgueil, à moi, est si grand que je considère avec une émotion joyeuse tout ce qui m'arrive. Je me dis : « Faut-il que cela soit bon, pour que cela me soit arrivé! »

Je ne peux envier personne et je ne peux rien désirer. Je suis persuadé que j'ai tout. Et si j'avais des pellicules, je serais fier de mes pellicules.

Il faut placer son orgueil hors d'atteinte. Il faut qu'il soit inaccessible, inébranlable et, s'il se peut, complètement invisible. Car, vu de loin, mal vu, vu simplement, l'orgueil ressemble à de la vanité. Et c'est laid.

La vanité, c'est l'orgueil des autres.

L'INDULGENCE

L'Indulgence

Voilà bien la plus intelligente des vertus, la plus maligne et la plus délicate.

Pourquoi vous en voudrais-je d'un mot blessant, d'un geste maladroit, d'une vilaine pensée ?

Il faut avoir pour chacun la somme de bonté qui lui fait défaut afin de rétablir l'équilibre.

LE COURAGE

Le Courage

Il ne faut pas confondre la bravoure et le courage.

Il ne faut pas confondre la lâcheté et la peur.

Être courageux, c'est attendre le danger. Être brave, c'est aller au devant du danger.

Le courage est une vertu, tandis que la bravoure est un phénomène nerveux comme la peur.

D'ailleurs n'a-t-on pas dit que la bravoure c'était la fuite en avant.

L'homme qui est brave et l'homme qui a peur s'imaginent toujours qu'ils sont en danger et — bien que la conduite du premier soit l'opposé de la conduite du second — ils obéissent tous deux à leurs nerfs, leur instinct seul les guide et ils sont irresponsables l'un et l'autre.

Donc la bravoure et la peur se manifestent spontanément. Tandis que le courage et la lâcheté sont des sentiments raisonnés. En face du danger on peut être lâche ou courageux sans perdre un instant sa lucidité d'esprit — seulement, il ne faut pas être lâche.

LA FANTAISIE

La Fantaisie

Tous comptes faits, je place la Fantaisie en tête des qualités humaines.

Une décision aussi grave, aussi, disons le mot, capitale, ne va pas sans explication.

Et je m'explique.

La bonté, le courage, la probité, sont des vertus dont on ne peut pas contester l'existence, la valeur et l'utilité. Mais il faut être juste, il ne faut pas se laisser aveugler par son admiration, il faut enfin reconnaître que ces vertus se manifestent à peu près de la même façon chez tous les individus qui les possèdent.

La bonté, par exemple, d'un pharmacien ressemble à s'y méprendre à la bonté d'un fruitier.

La probité, — un second exemple ne sera pas de trop — la probité d'un capitaine d'infanterie coloniale ne diffère pas de celle d'un fabricant de portemanteaux.

Le courage — un dernier exemple fera bien — le courage d'un imbécile est semblable à celui d'un esprit fleuri, charmant et disert.

Il n'y a pas deux sortes de bonté, il n'y a qu'une espèce de probité, et je ne connais pas deux façons d'être courageux.

Résumons-nous : les vertus ne sauraient nous être personnelles, car, si elles l'étaient, elles pourraient

être modifiées, et, par cela même, elles perdraient de leur intégralité.

Les vertus que nous possédons nous ont été prêtées, et nous devons les rendre intactes afin que d'autres puissent s'en servir après nous.

La Fantaisie, elle, n'est pas un prêt: c'est un don.

Ne cherchez pas à ma préférence une autre cause.

C'est un don merveilleux, dont la rareté augmente la valeur.

C'est une faculté qui a le pouvoir de s'adapter, malgré nous-mêmes, à toutes nos actions en les colorant.

Et, j'y pense, c'est bien plus qu'un don, c'est plus qu'une faculté, c'est un sens, c'est un sixième sens.

Si bien que ceux qui en sont privés sont, à mes yeux, des espèces d'infirmes.

Nous ne sommes ni le maître ni l'esclave de notre fantaisie. Elle fait partie de notre organisme au même degré que l'odorat.

Mais, si nous n'en sommes pas l'esclave, nous en sommes parfois la victime, et, de même que nous sentons les odeurs mauvaises, notre fantaisie souffre et nous fait souffrir de la médiocrité des gens.

Mais les joies qu'elle nous procure sont si nombreuses et si grandes que nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de cet inconvénient.

La Fantaisie est un sens au point que, si nous voulions, en un jour de gravité, nous en défaire, nous ne le pourrions pas.

On a vu des gens, très honnêtes pendant la première partie de leur existence, qui devenaient tout à coup escrocs, voleurs et bandits, parce que l'honnêteté est une vertu prêtée, c'est-à-dire qu'elle conserve toujours son indépendance en respectant la nôtre.

Tel n'est pas, je le répète, le cas de la Fantaisie, qui naît, vit et meurt avec nous.

Mais, si la Fantaisie ne s'acquiert pas, elle se développe du moins le plus aisément du monde.

Et elle est à ce point personnelle à chaque individu qu'il est impossible de la pasticher.

Je parle alors de la Fantaisie en art.

Dieu sait si MM. Reboux et Muller ont réussi leur livre *A la manière de...* Eh bien, je me permets de les mettre au défi de parodier la manière d'Alphonse Allais. Et dites-vous bien que je ne risque pas grand'chose en lançant ce défi, car jamais la Fantaisie la plus effrénée, la plus folle, ne devient un travers. C'est toujours une qualité, et l'on ne peut caricaturer que les défauts.

Un jour qu'il fera moins chaud, vous vous amuserez à regarder autour de vous et vous vous apercevrez — ce qui est surprenant ! — que la Fantaisie se rencontre rarement chez les personnes qui en auraient tant besoin.

Les auteurs gais, les humoristes, les comiques, en sont généralement dépourvus.

Vous découvrirez, en revanche, chez des bourgeois, chez des bookmakers, chez des hommes du monde, chez des commerçants, chez des industriels, les signes évidents de la Fantaisie la plus naturelle et la plus savoureuse.

L'AMITIÉ

L'Amitié

Je cherche un ami intime.

J'ai des camarades qui m'amusent et des relations qui ne m'amusent pas. J'ai quelques amis qui me plaisent et que j'aime et qui m'aiment. Mais il faut que je réunisse au moins quatre de ces amis-là

pour que j'aie l'impression d'en avoir un vrai — et encore !

Je cherche un ami intime, dont je ferai mon ami d'enfance.

Oh ! Je le préviens que je suis très difficile.

Je ne lui demande pas seulement d'être mon ami, il faut que je sois le sien — et ça dépend de lui.

Je veux qu'il n'ait pas de talent et pas d'amertume. Mais je veux qu'il ait eu des dons — autrefois — et qu'il lui en soit resté du goût pour les arts et pour les choses de l'esprit.

Être doué, c'est n'avoir pas assez de talent pour se spécialiser. Un don n'est agréable que s'il est accompagné au moins d'un autre don. L'homme qui serait seulement doué pour le dessin serait un médiocre dessinateur. Mais s'il était également doué pour la musique et la littérature, ce serait un compagnon charmant.

Je consacrerai à mon ami intime la moitié de ma vie, et je veux qu'on dise qu'il me consacre toute la sienne.

Il ne se rendra pas compte de la place qu'il tiendra dans mon existence. S'il s'en rendait compte, je le trouverais encombrant.

Je ne lui demande aucun dévouement, mais je veux qu'il soit digne du mien.

Oh! Et je ne veux pas qu'il soit marié, et je ne veux pas qu'il soit pauvre.

Si j'avais un ami pauvre, il cesserait de l'être, puisqu'il serait mon ami intime. Mais il cesserait aussi d'être mon ami intime, puisqu'il serait mon obligé. S'il était reconnaissant, je serais gêné ; et s'il était ingrat, je serais furieux.

Je veux que mon ami intime n'ait aucun défaut de prononciation, et je ne veux pas qu'il soit dur d'oreille.

Il se fera connaître à moi, un soir, en me racontant

des histoires courtes et fines, et en prenant du plaisir à l'audition de mes plus longues anecdotes.

Quelques jours après, nous parlerons de notre enfance, et je lui raconterai mes parents. Il rira sans cesse.

Un beau soir, enfin, je lui déclarerai mon amitié. Et tout de suite il saura si j'aime ou non ma femme, et combien exactement je gagne par an.

Et alors, plusieurs fois par semaine, sans se l'être dit, sans s'être donné rendez-vous, nous nous retrouverons au coin du feu et nous causerons...

J'attache une grande importance aux conversations dans la vie. De l'échange des idées franches et nues jaillit souvent l'idée, et jamais l'ennui ne vient.

Je pense qu'il convient d'avoir une aussi grande pudeur à livrer ses idées, ses pensées et ses goûts, qu'à livrer son corps.

L'homme qui cause avec n'importe qui et le ren-

seigne sur ses joies et ses peines est à mes yeux semblable à celui qui ramasse une fille sur les boulevards et l'emmène chez lui.

Je comprendrais presque qu'il n'eût pas le dégoût d'elle, mais je n'admets pas qu'il n'ait pas honte de lui.

On ne doit pas se prostituer. On doit avoir le respect de soi-même, de son corps et de son cerveau. Et j'aime infiniment les gens qui se dérobent au cours des réunions nombreuses, et qui s'évadent des conversations, et qui semblent ne s'intéresser à rien, et qui acceptent une réputation de frivolité incessante, pour n'avoir pas à dévoiler devant tout le monde ce qu'ils conservent jalousement et qui constitue le charme de l'intimité.

Si, l'ayant trouvé, je me fâche un jour avec cet ami, j'aurai beaucoup de chagrin et nous resterons six mois sans nous voir.

Puis nous nous réconcilierons pour être bien sûrs que c'est fini, pour n'avoir plus de chagrin et pour n'être plus tentés de nous réconcilier

Et nous étant revus une fois, nous ne nous reverrons plus jamais.

LES REPAS

Les Repas

Chaque repas que je prends en dehors de chez moi confirme mon opinion sur la déplorable façon actuelle de recevoir.

Je ne suis ni extrêmement difficile, ni ce qu'on appelle « goinfre », mais, comme on ne fait que

deux grands repas par jour, il m'est désagréable, odieux même, de sacrifier l'un ou l'autre.

Je déteste la bonne franquette et je hais la fortune du pot.

Or, la coutume, ou plus exactement la mode, veut que l'on n'attache plus aucune importance aux aliments et aux boissons que l'on offre.

— Pourvu que ce soit bon et qu'il y en ait assez ! disent les maîtresses de maison.

Et elles ajoutent :

— D'ailleurs on mange toujours trop !

Mais non, mais non. Vous m'avez invité pour me nourrir et non pas pour me soigner.

Et puis, c'est avec des principes pareils qu'il n'y en a jamais assez et que ce n'est jamais bon.

Mettez-vous bien dans la tête qu'on ne sauve pas un dîner en ajoutant à la dernière minute des bouchées à la reine !

La personne qui vous invite estime qu'elle vous fait un plaisir, et son dérangement se borne à faire mettre un couvert de plus.

Car c'est un dérangement pour elle !

C'est inouï !

Mais, madame, lorsque je m'assieds à votre table, je vous donne une marque de confiance dont vous devez vous rendre digne.

Et, croyez-moi, je n'en fais pas uniquement une question de nourriture.

Quand un dîner est mauvais, ça ne prouve pas seulement que le dîner est mauvais. Ça prouve que le café ne sera pas buvable, ça prouve que les liqueurs seront oubliées et les cigares omis. Ça prouve que vous ne tenez pas à ce que je revienne. Ça prouve que j'ai eu tort de venir.

Pourquoi ai-je l'impression qu'autrefois on agissait différemment ?

Et à quoi faut-il attribuer cette insouciance des amphitryons ?

A leur avarice ?

Oui, d'abord, bien sûr. Mais aussi, mais surtout,

cela tient à la facilité qu'on a d'ouvrir sa porte à n'importe qui, presque.

Il faut estimer ses convives. Or, on s'invite à dîner pour faire connaissance.

On commence tout simplement par la faim.

Ensuite, on se rend l'invitation.

On fait ça trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que ça vienne.

Et, le plus souvent, on s'aperçoit — trop tard ! que l'amitié ne vient pas en mangeant.

Eh ! Oui, trop tard! Vous ne pouvez plus vous dérober. Le pli est pris, c'est l'engrenage. Et puis on sait que vous avez dîné à plusieurs reprises les uns chez les autres, on croit que vous êtes des intimes et on ne s'explique pas vos sévérités réciproques — car, pour tout le monde, vous êtes des amis, excepté pour vous.

Ainsi vous détruisez l'un des plus grands charmes de la vie. Et, l'ayant méconnu, pour un peu vous le contesteriez.

Et pourtant, est-il un plaisir plus savoureux que celui d'avoir à sa table deux amis gourmands et gais ?

Je dis « deux », parce que pour manger, c'est comme pour causer, il ne faut pas être nombreux.

Moins on est de fous, plus on rit.

Car, il faut bien l'avouer, on ne s'amuse jamais lorsqu'on est quinze ou vingt à table — ou ailleurs.

Un grand dîner, mais c'est sinistre, un grand dîner !

On n'est jamais placé comme on aurait souhaité l'être. On a toujours trop chaud, on est mal et on mange fort peu d'un tas de plats compliqués et prévus.

C'est partout la même truite saumonée, le fatal filet jardinière avec quatre petits pois dans une minuscule croustade, c'est la glace à la framboise et c'est le fromage, en carton sans doute, dont tout le monde a envie, mais que personne n'ose entamer !

Ah ! Que la vie est belle et que l'on bavarde bien quand on est quatre et qu'on a mangé chacun son perdreau !

Puisque vous avez la manie d'avoir chez vous des

gens célèbres, ne les invitez donc pas tous à la fois !

On brille mieux quand on est seul, et les gens célèbres préfèrent ne pas se rencontrer.

Conviez-les chacun à leur tour, offrez-leur de bons mets et de bons vins, et vous les aurez souvent, et, au moins, vous pourrez profiter d'eux.

Vous faites venir Capus, et le même soir, vous invitez Donnay pour épater Capus !

C'est une faute inutile.

Capus est bien plus épaté de voir Capus chez vous que d'y voir Donnay.

LE JEU

Le Jeu

J'ai cru m'apercevoir que, pour bien se rendre compte du physique d'un homme, il fallait le voir dormir.

Je m'aperçois que, pour bien se rendre compte du caractère d'un homme, il faut le voir jouer.

Dans ces deux cas, l'individu qu'on examine perd instantanément tout ce qui est factice en lui.

Le sommeil combat victorieusement le rictus ironique, le masque volontaire et la fausse bonhomie.

Il triomphe, après une bien courte lutte, de l'expression la plus soigneusement étudiée. Les yeux se ferment, les muscles et les nerfs se détendent, et bientôt il ne reste plus qu'une forme inexpressive et exacte.

On se trouve en face de la vérité.

Ah! Dame, c'est un peu effrayant. C'est toujours un peu effrayant, la vérité. Et il faut qu'une femme soit réellement jolie pour l'être encore.

A ce propos, je conseille au jeune marié de s'endormir le second pendant les premiers jours..

Avec une égale franchise, avec une promptitude semblable, le jeu dévoile à l'indiscret qui s'en amuse, le caractère le plus savamment dissimulé.

Autour d'une table de baccara, de roulette ou de

petits chevaux, au poker, au bésigue ou à l'écarté, il y a deux sortes de personnes :

1° Les joueurs ;

2° Les pas-joueurs.

Les pas-joueurs sont là pour s'amuser, et ils s'ennuient. Et, s'ils ne s'ennuient pas, ils ennuient les autres. Leur distraction perpétuelle est agaçante et leurs plaisanteries paraissent toutes déplacées.

Ces malheureux prennent inconsidérément le Jeu pour un jeu. Ils parlent, ils fument, ils rient. Ils disent « zut » quand ils perdent et « chouette » quand ils gagnent.

Ils ne sont pas joueurs.

Ils ignorent cette volupté spéciale et complète. La plus complète qui soit, peut-être.

En effet, la sensation que le joueur éprouve à cela de particulier qu'elle se manifeste sans concours extérieur.

La boisson, l'opium et la morphine apportent à ceux qui s'y sont adonnés l'illusion d'un bonheur longuement souhaité, une libération momentanée,

une quiétude passagère. Soit. Mais à quel prix !

C'est l'abandon de soi-même. C'est le renoncement à la vie. Ces passions-là sont lâches.

Se piquer à la morphine, c'est se fuir. Boire, c'est se quitter. Fumer l'opium, c'est se perdre.

Tandis que jouer, c'est courir après soi !

C'est se chercher.

Et quand ils se trouvent, les joueurs, ils ne veulent plus se quitter. Et quand ils se perdent — ne le disent-ils pas ? — quand ils se perdent, ils veulent se *rattraper !*

L'argent, au jeu, n'a plus sa valeur et n'a plus sa forme.

Son argent, c'est soi. C'est soi en petits morceaux. Ce qu'on perd, on vous l'arrache. Ce qu'on gagne, on vous le rend.

On ne joue pas contre quelqu'un. On joue contre soi, avec soi, en soi. C'est une lutte intérieure qui se livre, par votre volonté, entre votre instinct et votre raison.

Quand la raison triomphe, quand on a bien fait de

tirer à cinq ou de jouer le 17, on est fier d'être aussi raisonnable et aussi fort.

Et quand l'instinct triomphe, quand on a bien fait de jouer au hasard, n'importe quoi, alors on est fier d'avoir autant de chance.

Ah! Voilà le grand mot! La Chance! Avoir de la Chance!

Quel rayonnement! On a du soleil dans les yeux quand on a de la chance. La somme qu'on gagne, mon Dieu! c'est toujours peu de chose, mais c'est la chance qui vous l'a fait gagner!

Cent francs perdus : très petit ennui.

Vingt francs gagnés : immense joie.

D'ailleurs, un vrai joueur ne perd jamais. Il gagne ou il ne gagne pas. La somme qu'il laisse n'est pas perdue. L'argent ne peut pas se perdre. Il s'éloigne momentanément. Il découche. Le vrai joueur ne peut pas perdre, puisqu'il peut rejouer le lendemain.

Et, maintenant, regardez avec moi les visages.

Vous allez assister à un spectacle saisissant.

Regardez. Pendant une seconde, ils vont tous se ressembler...

Hein ? Vous avez vu. Au moment où le hasard décide, ils se ressemblent tous. Et ils doivent avoir la même température.

L'œil désorbité, la bouche entr'ouverte, leur visage exprime simultanément l'espoir, la crainte, l'envie que cela cesse, vite, et le désir que cela dure encore...

Puis — voyez — comme si chaque homme ôtait un masque, les tempéraments les plus divers se révèlent soudain.

Chaque être est solitaire dans cette multitude. Et, sans que vous ayez à faire le moindre travail, il se livre à vous sans pudeur et sans fards.

Vous le voyez tel qu'il est.

Vous savez tout à coup s'il est orgueilleux, s'il est inquiet, s'il est timide, s'il est honnête, s'il est vaniteux et s'il est un peu fou. Vous savez également s'il

a, en jouant, une arrière-pensée et s'il destine à quelque chose l'argent qu'il espère gagner.

Vous en doutez ?

Eh bien, choisissez votre homme et ayez un peu de patience. Attendez qu'il ait fini de jouer et regardez-le bien quand il quittera la table verte...

Qu'il se lève lentement ou bien d'un coup sec — vous ne le reconnaîtrez pas quand il sera debout.

L'AUTO

L'Auto

Et il y a deux espèces d'individus :

1° Ceux qui ont des autos ;

2e Ceux qui n'ont pas d'auto.

Depuis quelques années, toutes les personnes assez fortunées pour avoir une automobile en ont une — ou deux.

Ce qui signifie que les plus vieilles gens, qui considéraient l'automobile comme on considère un sport, c'est-à-dire avec un peu d'effroi et avec peu de confiance, en ont enfin reconnu l'utilité, l'agrément et parfois la nécessité.

Et c'est à l'aviation sans doute que nous devons ce bouleversement.

Vous allez me comprendre.

Je l'espère du moins.

Les vieux, qui sont vieux, comme leur nom l'indique, n'applaudissent jamais à l'amélioration de quoi que ce soit. Ils voient d'un mauvais œil l'avenir.

Cela tient à ce que, pour eux, l'avenir est chose incertaine.

Ils disent qu'ils ont été heureux « comme ça » toute leur vie, et qu'il faut les laisser tranquilles.

Ce n'est pas uniquement par raison de santé qu'ils disent cela. Et leur crainte de l'inconnu est tout autant morale que physique.

La nouveauté bouleverse les vieux en art, en mécanique, en médecine, en tout.

C'est dommage, parce qu'ils ne font, en somme qu'ajourner leur plaisir et leur confort. Une chose nouvelle cesse vite d'être une chose nouvelle, et ils l'adoptent toujours — un peu trop tard.

Ils reconnaissent l'utilité d'une innovation lorsque celle-ci, par le fait d'une innovation plus récente, est déjà démodée.

Ils renoncèrent aux lampes à huile, lorsqu'on se servit du gaz, et ils achetèrent des lampes à pétrole.

Ils voient à présent que les jeunes hommes s'enthousiasment aux progrès éblouissants de l'aviation, et ils en concluent que l'automobile n'est plus un sport et que c'est un mode de locomotion assez désuet pour eux.

Il ne faut pas nier le charme enivrant de l'auto.

Regardez-les, tous ceux qui conduisent. Ils ont dans les yeux, en dépit de la fatigue et de la poussière,

cette flamme orgueilleuse, ce contentement de soi-même, et ils ont tous cette volubilité dans le récit d'une journée sans panne.

Ils n'ont lutté contre personne, et cependant ils sont vainqueurs.

Ils avaient dit, en partant :

— Avec une voiture aussi vite que la mienne, mon cher, on ne peut pas avoir d'accident !

Ils disent, en rentrant :

— Je peux m'estimer heureux de n'avoir pas eu d'accident avec une voiture aussi vite que la mienne !

Et n'avez-vous pas remarqué le prestige dont jouit le chauffeur parmi les autres domestiques ?

Il transforme la cuisine en un petit royaume. Il y disserte avec autorité. Il est, dit-il, le maître de ses maîtres. On le sert avant le vieux valet de chambre et s'il aidait un soir à essuyer la vaisselle, on parlerait pendant huit jours de sa complaisance et de sa simplicité.

Et ne niez pas non plus le chagrin résigné de celui qui n'a pas d'auto et qui fait tristement fonctionner la corne de la voiture de son ami. Et comme il ment, lorsqu'il dit qu'il ne croit pas que ça l'amuserait de parcourir les routes comme un fou, sans rien voir.

Il dit :

— Quel plaisir pouvez-vous trouver à cette fuite dans la poussière et le vent ?

— La poussière, dit l'autre, on la fait lever... Quand elle retombe, on est loin.

— On a les reins brisés par les cahots de la voiture, ajoute celui qui n'a pas d'auto, et le tympan crevé par le bruit du moteur !

— Pardon ! Ça dépend du moteur et de la façon dont la voiture est suspendue ! Ainsi avec la mienne... D'ailleurs, tenez, venez faire un tour...

— Soit.

Et l'on s'aperçoit alors que celui qui n'a pas d'auto a du moins le cache-poussière le plus pratique et les lunettes les plus agréables.

Il attendait qu'on vînt le chercher.

Celui qui a une auto emmène l'autre en quatrième accélérée, « pour qu'il voie un peu ». Et l'autre est enchanté.

C'est ainsi que d'ordinaire se termine le conflit. Car le plus grand plaisir de celui qui a une auto est tout de même d'éblouir celui qui n'en a pas. A condition, bien entendu, que la promenade n'ait pas de but.

Lorsque au bout de cinq kilomètres, celui qui n'a pas d'auto dit :

— Voulez-vous arrêter un instant ?... Je voudrais dire bonjour à mon oncle, qui habite là, à gauche.

Alors celui qui a une auto est furieux, parce qu'il n'aime pas qu'on se serve de sa voiture.

L'automobile est devenue indispensable à ce qu'on peut appeler la vie moderne. L'une fait partie de l'autre.

Il est inutile de se gendarmer. Il ne faut pas se croire plus fort que les autres. Il ne faut pas dire:

— Moi, je peux me passer d'auto... l'électricité me brûle les yeux... je ne me mets jamais en habit le soir... je ne me bats pas en duel... et cependant je vais où je veux, quand je veux, et je fais ce que je veux.

C'est faux ! C'est fou !

Si vous avez une auto, battez-vous en duel. Si vous vous battez en duel, mettez-vous le soir en habit. Et si vous vous mettez le soir en habit, ayez une auto.

Vous n'en sortirez pas.

Ou bien alors faites comme moi... Séparez votre existence en deux parts égales, consacrant l'une à vos enfants et l'autre à Dieu.

LES VICES

Les Vices

J'ai constaté ce matin, en prenant mon petit déjeuner, que j'avais atteint déjà cette période si longue de la vie qui est placée entre la prime jeunesse et la misanthropie.

C'est-à-dire que je vais apporter désormais un soin

extrême au choix de mes fréquentations, je vous en préviens.

Eh ! Oui, j'ai vécu cette première époque de l'existence où l'on désire connaître le plus de gens possible. On se dépense, on se prodigue, on aime tout le monde, on s'amuse partout, on trouve que la vie est belle et on n'imagine pas qu'elle puisse être plus belle.

Et puis, tout à coup, un beau matin, en prenant son petit déjeuner, on s'aperçoit qu'un mot qu'on a fait la veille sur Mme D... s'applique admirablement à Mme R...

On pense à d'autres mots et on se fait la même réflexion.

Et on finit par se dire :

— Ah çà ! mais, est-ce que par hasard toutes les personnes se ressembleraient ?

Alors on passe en revue ses amis, ses parents, ses relations. On cherche, on cherche honnêtement, et on trouve qu'il n'y a que deux ou trois catégories de gens normaux, comme il y a les blonds, les bruns et quelques roux.

La monotonie des conversations qu'on a, la monotonie des observations qu'on fait, la monotonie de l'existence vous apparaît alors dans toute sa fadeur.

Tous mes amis sont un peu avares, un peu généreux, un peu lâches, un peu courageux. Ils sont normaux, impitoyablement, comme vos amis à vous, comme tout le monde.

Ainsi, je sais tout ce que va me dire le couple qui vient déjeuner tout à l'heure.

C'est un couple intelligent, fin, compréhensif et agréable. Il est de Paris, il est des nôtres, il en a vu de toutes les couleurs et je donnerais bien vingt sous pour qu'il ait oublié que je l'attends. Si on peut appeler ça attendre !

Pourquoi suis-je ainsi ?

Qu'est-ce qui lui manque donc, à ce couple, pour me plaire ?

Une qualité ?

Non.

Non, car je me persuade, en pensant à lui, qu'il a toutes les qualités. Je lui en ajoute. Je lui en prête. Je lui

en donne même, pour ce que ça me coûte ! Celle-là et puis celle-là, et puis encore celle-là — et il est toujours aussi terne, aussi fade.

Lui manque-t-il un défaut ?

Oh ! Non, un défaut est un inconvénient. On en a toujours trop.

Alors ?

Je sais. Il lui manque un vice.

Oh ! Comme il deviendrait pittoresque d'un coup, ce couple, s'il avait un vice. Même s'ils n'avaient qu'un vice pour eux deux. Oh ! S'ils avaient un vice abominable et qu'ils cacheraient avec soin, quel déjeuner charmant je ferais !

Comme je prendrais plaisir à tout ce qu'ils diraient ! Chacune de leurs phrases aurait un relief étrange et que j'apprécierais.

Je pense à ceux, rares, hélas ! de mes amis qui en ont, des vices, et je m'aperçois que je ne tiens réellement qu'à ceux-là.

Ce sont les seuls êtres avec lesquels il me soit agréable de vivre.

Leurs conversations ne me lassent jamais et leurs silences me troublent.

Ne m'accusez ni de perversité, ni d'ingénuité.

Si j'avoue mon penchant pour les vices c'est qu'il a ses raisons.

Un vice est une force qui domine et qui gouverne un être, à tel point que sa responsabilité est hors de cause. Il est le jouet d'une invincible passion.

Et, n'étant pas responsable, il ne peut pas, lui, être méprisé. Et son vice seul peut être condamné par vous.

D'où vient, chez l'homme affligé d'un vice, ce charme étrange ?

Vous étiez sur vos gardes, vous ne vouliez pas le connaître, vous étiez prévenu et vous causez avec lui depuis seulement dix minutes et vous êtes ravi et vous n'en revenez pas. Vous le voyez deux fois, trois fois, vous passez vingt-quatre heures avec lui, chez moi à la campagne, et vous ne pouvez plus

le quitter, et vous souhaitez devenir son intime.

Pourquoi ?

Pensez-y un instant et vous allez comprendre.

Tout d'abord, songez que son vice est un mal personnel qui a grandi avec lui, qui est sans doute héréditaire, mais qui n'est pas contagieux. Et c'est là votre garantie. Vous ne risquez rien.

Il ne vous en parlera même pas de son vice, car il en a honte.

Il a tellement honte de sa difformité qu'il ne s'arroge jamais le droit de juger la conduite d'autrui.

L'âme humaine est si bien équilibrée que, lorsqu'on possède un vice, on n'a pas de défauts. On a en soi une sorte de microbe géant qui détruit tous les autres.

LE CŒUR

Le Cœur

Le cœur n'est pas seulement un organe, ce n'est pas seulement une des quatre couleurs du jeu de cartes, c'est aussi une façon de parler.

Et c'est une façon de parler d'autant plus répandue qu'elle est vague.

Et elle est d'autant plus vague qu'elle a plusieurs significations.

En effet le mot cœur est employé à contre-sens lorsqu'il s'agit d'un malaise de l'estomac, lorsqu'on parle d'amour et aussi pour définir la sensibilité de quelqu'un.

Ajoutons tout de suite que l'on commet une erreur, et rien de plus, quand on attribue le mal de mer à la sensibilité du cœur.

On a pris l'habitude de se tromper et on prétend qu'on a mal au cœur comme on se vante d'avoir un rhume de cerveau, ce qui est également inexact.

En amour, c'est autre chose. En amour, le mot cœur se matérialise d'une façon imprévue.

Cet organe essentiel et si grave devient un objet charmant — impalpable sans doute — mais dont on peut néanmoins disposer au profit d'une personne qu'on a distinguée et qu'on aime.

Donc, à ce propos, il se modifie.

Et il affecte alors à peu près la forme d'un cœur réel dont on aurait supprimé l'aorte, l'artère pulmonaire, la veine cave intérieure et l'oreillette droite.

Ainsi transformé, il est l'emblème de l'amour.

Il personnifie, non pas l'individu, mais bien le sentiment éprouvé par cet individu.

On dit :

— Je vous donne mon cœur !

Et cela signifie :

— Vous me plaisez beaucoup.

On dit :

— Tu m'as brisé le cœur !

Et cela signifie :

— C'est dégoûtant ce que tu m'as fait là !

On dit :

— Je te reprends mon cœur !

Et cela signifie :

— F... le camp !

Enfin, lorsqu'on veut définir, comme je vous le disais plus haut, la sensibilité d'un être humain, on proclame qu'il a beaucoup ou qu'il n'a pas du tout de cœur.

Je pense qu'il est inutile d'insister, n'est-ce pas, sur l'inexactitude de semblables assertions.

On ne peut pas avoir « beaucoup de cœur » et il est également impossible de n'en point posséder.

C'est donc, une fois de plus, une façon de parler.

C'est la 5e façon d'employer le mot cœur.

Récapitulons :

Le voici dans toutes ses transformations :

1° Cœur dans le sens organe ;

2° Cœur dans le sens estomac ;

3° Cœur dans le sens amour ;

4° Cœur dans le sens couleur ;

5° Cœur dans le sens sensibilité.

Au cours de cette dernière transformation, le cœur quitte sa place accoutumée et il vient se placer, croit-on, sur la main.

On a ou on n'a pas le cœur sur la main.

Mais, en réalité, ce qu'on entend par avoir du cœur, c'est avoir une faiblesse des glandes lacrymales en même temps qu'une légère paralysie du cervelet.

Mais, pour la plupart des gens, avoir du cœur, c'est sauver un papillon qui allait se brûler à la lampe, alors qu'on vient de tuer une douzaine de mouches. Avoir du cœur, c'est porter longtemps le deuil de son oncle, c'est faire soigner sa bonne par son propre médecin et c'est pleurer abondamment en présence d'un malheur au lieu d'en conjurer les effets.

Un ami à moi, qui est commerçant, vient de perdre son frère et, le jour de l'enterrement, sa boutique est restée ouverte et il n'a pas quitté sa place derrière le comptoir.

Sa conduite a été remarquée et quelqu'un m'a dit :

— N'est-ce pas effrayant, cet homme qui peut... etc...

Non. Non, ce n'est pas effrayant. C'est très bien, comme tout ce qui est rare.

Cet homme, je le sais, avait trop de chagrin pour profiter de son malheur et se donner un jour de vacance.

En somme, quand on dit d'un homme qu'il a du cœur, on veut dire tout simplement qu'il est peu intelligent, incapable de prendre une initiative, pas très bien portant et plutôt ennuyeux dans la conversation.

Et, quand on dit d'un homme qu'il n'a pas de cœur, on veut tout simplement dire qu'il possède un certain empire sur lui-même, on veut dire qu'il est personnel, qu'il a de la volonté, de la sagesse, de l'intelligence, et qu'il est d'un commerce agréable.

LE MALHEUR DES AUTRES

Le Malheur des Autres

Il ne faut pas trop s'affecter du malheur des autres.

Il arrive chaque jour entre la place de l'Étoile et la place de la Concorde un nombre d'accidents qui ne varie guère. Donc chaque accident

arrivé à autrui est un accident évité par vous.

Le nombre des maladies et des larmes est équilibré de la même façon — et chaque fois qu'un homme meurt, ce n'est pas vous.

LA MALADIE

La Maladie

Il y a des gens qui peuvent, qui savent être malades. Moi, je ne peux pas. Ça me rend malade.

J'envisage tout de suite l'aggravation possible du moindre malaise. Et, en somme, comme tout peut s'aggraver, je m'affole.

J'ai eu le tort de me renseigner sur la façon dont se déclaraient certaines maladies et sur les symptômes qui les précédaient.

De sorte qu'à présent j'en sais trop et je n'en sais pas assez.

J'en sais trop pour ne pas m'imaginer qu'on me cache la vérité et je n'en sais pas assez pour calmer tout de suite l'inquiétude des miens et la mienne propre.

En définitive, je sais juste assez de médecine pour me tromper et je dois être capable de conseiller une médication, non seulement néfaste, mais exactement opposée à celle qui serait nécessaire.

Pour ces raisons, et pour une autre encore, je m'abstiens d'être malade — et, je m'en trouve fort bien.

N'ai-je pas cent autres moyens d'expérimenter la tendresse, le courage et le dévouement de ceux qui m'entourent ?

L'estime que je professe à l'égard de la santé subit parfois de dures épreuves.

En effet la santé est mal vue à notre époque.

Lorsqu'un homme est mal portant, on évite avec soin de parler devant lui de santé, d'appétit, de virilité. Mais devant un individu resplendissant, on s'entretient ouvertement des accidents qui peuvent survenir aux meilleurs estomacs, aux poumons les plus solides.

On respecte la maladie et on ne respecte pas la santé !

En somme, on n'ose pas parler de l'homme bien portant à l'homme malade, tandis qu'on ne cesse d'impressionner l'homme bien portant en lui parlant de l'homme malade.

Bien mieux ! Dans certaines familles, où il y a un gastralgique, on se conforme à son régime et, pour ne pas lui « crever le cœur », les membres valides de la famille se privent des mets indigestes, c'est-à-dire des plus succulents.

Plus fort, encore !

Dans la plupart des maisons où je vais, on me reproche — presque — le repas qu'on m'a pourtant offert.

Je suis toujours « le dernier » et on me regarde comme un phénomène parce que je prélève sur le plat qu'on me présente une assez forte quantité de nourriture et que je l'absorbe, parce que je bois du vin en mangeant, parce que je demande qu'on me repasse le plat, parce que je prends de tout !!! C'est inouï ! Et, généralement, quand on me voit, à la fin du repas, entamer le fromage, la maîtresse de la maison dit à ma femme :

— Faites-le examiner par un médecin... il doit être malade.

Cette disgrâce dont souffre la santé, dirai-je cette maladie de la santé, et qui s'affirme chaque jour davantage, est motivée sans doute par les modes, et elle l'est indiscutablement par la disparition lente et fatale de la noblesse.

Je m'explique.

A présent, pour qu'un homme soit élégant, il faut qu'il soit mince.

La race n'existe plus.

Les plus grands noms s'éteignent.

Les sélections sont devenues impossibles. Le mélange est admis. Il n'était pas évitable.

L'inélégance et la mauvaise éducation ne peuvent être tolérées que si elles sont accompagnées d'un titre superbe et vieux.

Maintenant, il n'y a plus de titres, et pourtant il faut bien que les modes changent !

Et si celui qui les lance n'est pas sauvegardé par la compétence d'ancêtres fameux, il est bien obligé de les accréditer, ces modes, en les portant. Il faut qu'il en prouve la beauté, la grâce.

Eh bien ! n'avez-vous pas commis cent fois l'erreur de prendre un homme maigre pour un homme distingué ?

Ne dites-vous pas d'une femme sans formes :

— Elle est élancée !

Les plaisanteries les plus grossières ont été faites à propos de l'embonpoint de M. Fallières, et personne,

jamais, ne contesta l'élégance du roi Edouard VII qui n'était pas si mince.

Je ne compare pas cet homme et ce souvenir, bien sûr, mais que demain, un homme ventru, presque chauve, portant la barbe et ne portant pas de nom, essaye de lancer un chapeau ou la forme d'un pardessus !... Il sera ridicule !

La mode est ce qu'elle est, je ne la discute pas, mais la Victoire de Samothrace aurait une effroyable touche vêtue à cette mode.

Et cependant la Victoire représente un bien beau corps de femme et elle représente aussi de la force et de la santé.

L'ÉCONOMIE

L'Économie

Lorsque vous dites que l'avarice est un défaut, nous sommes les meilleurs amis du monde. Mais lorsque vous ajoutez que l'économie est une qualité, il y a un petit froid dans nos relations.

Ah ! Que je n'aime pas l'économie !

L'avarice est laide, l'économie est ridicule.

Je ne conteste pas, non, non, car je ne suis pas complètement fou, l'utilité, la nécessité d'équilibrer son budget et de se conduire avec sagesse dans la vie. Je ne préconise pas les dépenses insensées. Il faut mettre de l'argent de côté, il faut penser à l'avenir, il faut se préparer une vieillesse exempte de soucis, il faut mourir en ayant assuré aux siens la nourriture et la tranquillité... Tout cela est exact, et sans doute je m'y conformerai moi-même. Mais tout cela n'a aucun rapport avec l'économie journalière, incessante et insupportable.

Sachez vous priver d'une chose qui vous tente, si vous n'avez pas les moyens de la bien faire.

Car, comprenez-moi, c'est dans la dépense que l'économie me déplaît.

L'avarice, tout affreuse qu'elle est, possède un avantage sur l'économie : elle peut être dissimulée.

Etant avare, vous n'avez qu'à mentir, et vous

trompez le monde. Vous niez avec énergie l'existence d'une fortune dont vous voulez être seul à profiter.

Mais d'ailleurs l'avarice est bien plus qu'un défaut : c'est une passion.

Si c'était un défaut, vous en seriez le maître. Or vous en êtes l'esclave.

Et, en somme, je commettais une erreur en écrivant que l'avarice *pouvait* être dissimulée. Elle *doit* l'être et elle l'est, de ce fait même qu'elle est véritable.

Tandis que si vous êtes économe, cela éclate à chacun de vos gestes et dans toutes vos paroles. L'avarice est un cancer, l'économie est une maladie de peau.

A ce propos, M. Robert Montesquiou — je ne crois pas me tromper — parle avec infiniment d'esprit d'une dame qui conserve dans son armoire à glace une boîte de carton sur laquelle ces mots sont écrits : Petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien.

Être économe, c'est faire une chose à moitié. C'est

la commencer par vanité, et puis, tout à coup, c'est l'interrompre.

Etre économe, c'est envoyer une dépêche inutile en employant le style télégraphique.

LE PARASITE

Le Parasite

Quand vous dites d'un homme que c'est un parasite, vous avez la prétention de le ternir aux yeux de vos auditeurs, n'est-ce pas ?

Oui ? Eh bien ! n'ayez pas cette prétention devant moi.

Les parasites ne méritent pas la mauvaise réputation que vous leur faites, vous qui faites les parasites.

Dame ! ce n'est pas comme la colère, la gourmandise ou l'avarice. On n'est pas parasite comme on est lâche, en naissant, parce que, pour être parasite, il faut être deux.

Et le second, c'est vous.

C'est vous qui l'avez attiré dans votre intérieur pour l'éblouir avec votre luxe. C'est vous qui l'avez invité à dîner, un soir qu'il était là et que la personne que vous attendiez n'y était pas.

C'est vous le coupable.

Voyons, soyez franc, vous souvenez-vous que cet homme vous ait jamais dit :

— Je vous en prie, gardez-moi à déjeuner. Je n'ai pas mangé hier !

Hein ?

Jamais.

Alors, pourquoi le bourriez-vous comme ça, devant le monde ?

Pourquoi avez-vous dit un jour, à l'un de vos convives, en passant à table :

— Ne le regardez pas se servir, ça le gêne... et je tiens à ce qu'il en prenne pour demain !

C'est très vilain, ça !

Chaque fois qu'il venait, vous pensiez :

— Il abuse !

Chaque fois qu'il allait chez les autres, vous disiez :

— Quel ingrat !

C'est un paresseux et il n'a pas de volonté, je l'avoue. Mais alors, justement, sachant cela, il n'était peut-être pas très utile de lui offrir, ainsi que vous l'avez fait quand vous l'avez connu, un vieux veston à vous, du linge, des chaussures et trois repas par semaine.

Pourquoi avez-vous fait cela ?

Par bonté ?

Non, vous le connaissiez à peine.

Par intérêt ?

Non, même pas. Ce n'est pas par intérêt.

Vous l'avez fait parce que, tout bonnement, sa présence à votre table flattait votre vanité.

Et vous l'avez fait aussi à cause de cette manie intermittente de faire du bien, à cause de ce besoin de faire l'aumône, tout à coup, à cause de cette superstition, de cette frousse de perdre votre bonheur et de cette habitude que vous avez d'en donner parfois un tout petit bout pour faire croire que vous avez mérité tout le reste.

Et maintenant que vous êtes brouillés, vous n'arrêtez pas de lui reprocher vos dons et votre grandeur d'âme !

Oh ! Que vous m'énervez quand vous parlez de lui!

D'abord, vous ne deviez pas vous brouiller. Ensuite vous ne devez pas dire qu'il vous a tapé. C'est faux. Il ne vous a pas tapé, et c'est ça qui vous embêtait. Alors, un jour, de force, vous lui avez mis vingt francs dans la main en lui disant :

— Vous me rendrez ça quand vous pourrez !

Et vous croyez qu' « il peut », parce que vous êtes fâchés !

Vous devriez avoir des remords, plutôt que des regrets.

Car vous êtes responsable, et c'est votre faute si, désormais, le malheureux ne peut plus parler d'argent sans qu'on s'imagine qu'il va vous en emprunter.

Si vous n'aviez pas raconté l'histoire du linge et des chaussures, il pourrait parler de vêtements sans que l'on croie qu'il en manque et qu'on va être obligé de lui donner les siens.

Grâce à vous, il ne peut plus faire de visites, à aucune heure du jour, sans que tout de suite on soit persuadé qu'il vient se faire inviter au prochain repas. Si ce repas est éloigné, on l'accuse de n'avoir pas de franchise et de vouloir être plus malin que les autres, et, s'il arrive dix minutes avant que l'on serve, on pense que tout de même il est par trop mufle.

Parasite ?

Est-ce qu'il pouvait ne pas le devenir ?

Et puis, d'abord, il ne sait pas, lui, qu'il est parasite.

Tout le monde est comme vous, tout le monde l'invite à dîner, à souper, à goûter, à venir cet été — il croit tout simplement qu'il est irrésistible et charmant, il se dit qu'il a une conversation éblouissante et un esprit supérieur, il s'en persuade et ça lui donne une autorité si grande que, ma foi, ça finit par être vrai.

On se l'arrache, il va partout, il connaît tout Paris, il use les vêtements de tout le monde, on lui repasse quatre fois les plats, sous prétexte qu'il est pauvre ; alors, il mange trop, il grossit, il se laisse aller, il a définitivement renoncé à toute espèce de travail, et ce malheureux parasite n'a plus qu'une seule joie...

De temps en temps, pas bien souvent, parce que, si ça se savait, ça lui ferait trop d'ennemis, mais, de temps en temps, il dit à tout le monde qu'il n'est pas libre le lendemain pour déjeuner — et dans sa petite chambre, tout seul enfin, il jeûne !

L'ART ET LA FOULE

L'Art et la Foule

Jamais, pendant les trois ou quatre siècles qu'elle est restée au Louvre, *la Joconde* n'a attiré autant de visiteurs que depuis qu'elle en est partie.

LES DOMESTIQUES

Les Domestiques

Ils font partie de notre existence, et notre chère intimité serait détruite si nous ne la leur livrions pas.

C'est-à-dire qu'il faut s'embrasser devant eux, sans aucune gêne, ou bien qu'il faut s'embrasser derrière leur dos.

Si vous êtes obligés de vous cacher, si vous vous taisez quand ils entrent, le charme de votre existence est en jeu, vous limitez vos joies.

Mais si vous ne vous cachez pas, si vous ne tronquez pas vos conversations à leur approche, si vous dites devant eux ce que vous pensez de vos amis, vous provoquez leurs sourires pendant le service et leurs dangereux bavardages ensuite.

Et, pour ma part, j'accorde à mes domestiques, à eux seuls peut-être, le pouvoir de me rendre la vie insupportable.

Ne sont-ce pas les seuls êtres à qui nous confions, le premier jour qu'ils entrent chez nous :

Notre estomac,

Notre sommeil,

Nos vêtements,

Et notre courrier ?

Et, cette confiance illimitée, soudaine, folle, sur quelle certitude est-elle basée ?

Sur notre merveilleux instinct ?

Sur cet instinct qui tant de fois nous a trompés,

lorsqu'il s'agissait d'un ami intime qui devint infidèle?

Sur la foi d'un certificat absolument semblable à celui que nous avons remis à celui ou à celle que nous remplaçons?

Sur rien!

En vérité, cette confiance n'est basée sur rien.

Elle est le fait d'une habitude, d'une nécessité.

Et nous ne nous disons même pas, en engageant un domestique:

— Il n'est peut-être pas parfait, puisqu'il est libre!

Il est vrai — et Beaumarchais, comme toujours, a raison, lorsqu'il le dit — que peu de maîtres seraient capables d'être domestiques, quand on songe aux vertus exigées pour tenir cet emploi.

Il a raison...

Ou du moins, il avait raison!

A l'époque où vécut Beaumarchais, on exigeait. Maintenant, on demande.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois on les payait fort peu.

Faut-il être avec eux indulgent, familier et bon — faut-il leur montrer qu'ils sont nos égaux ?

Faut-il être sévère, impitoyable et fier — faut-il leur montrer qu'ils ne sont pas nos égaux ?

Mais, voilà...

Sont-ils nos égaux ?

Que pensez-vous de Jaurès ?

Etiez-vous dreyfusard ?

Croyez-vous à la revanche ?

Etc... etc...

Il y a toutes sortes de domestiques, et cependant je crois qu'il n'y en a que deux espèces :

1° Ceux qui sont dévoués ;

2° Ceux qui ne sont pas dévoués.

Les domestiques dévoués deviennent vite de mauvais domestiques, et ce sont des amis qu'on n'aurait pas choisis.

Les domestiques qui ne sont pas dévoués sont de bons domestiques, souvent, mais leur indifférence est odieuse, parce qu'elle se manifeste sans cesse.

Quels sont les meilleurs ?

Ne cherchons pas.

Le syndicalisme est en marche, et bientôt nous n'aurons plus la peine de choisir.

Dans dix ans, il n'y aura plus que deux sortes de domestiques : les bons et les mauvais.

Mais ce ne sera pas le rêve.

Car s'il nous sera toujours aisé de renvoyer les mauvais — à cette époque-là, nous ne pourrons plus garder les bons.

Les bons seront peu nombreux, leurs exigences seront folles (on se les arrachera tout de même), et nous n'aurons plus, pour nous consoler, la satisfaction d'avoir de mauvais domestiques dévoués.

Car cette race aura complètement disparu.

Alors les valets de chambre et les cuisinières prendront des maîtres à leur service.

En quittant une place, le serviteur devra laisser

sur la table de l'office un certificat attestant le bon caractère et l'honnêteté du bourgeois qu'il délaisse.

Et je prévois le jour où les bureaux de placement seront transformés en salons élégants. Là, entre quatre et six, les domestiques y viendront choisir des maîtres libres et avenants.

A cette époque, les demandes d'emploi, à la dernière page des journaux, seront ainsi conçues :

MÉNAGE 35-40 ans, pas d'enf., au 4e, avec asc., cherche valet de chambre. Offre 150 fr. par mois et 40 fr. de champagne. Ecrire A. B. 7, Bureaux...

LA MONTRE

La Montre

La montre est un petit animal à sang froid qui vit dans une coquille, replié sur lui-même.

Parmi les mille petits chefs-d'œuvre de la nature, il n'en est pas de plus mystérieusement compliqué ni de plus joli.

La montre est un animal dont les origines sont

connues et dont la forme s'est constamment modifiée. Autrefois sa coquille était bombée, dodue et ronde. A présent, la montre devient de plus en plus plate.

La montre, animal domestique, peut être classée dans la famille des parasites. Elle vit, en effet, de préférence sur l'homme.

Cependant, il faut croire qu'elle s'échapperait volontiers et changerait d'homme, si l'on n'avait la bonne et prudente habitude de la mettre en laisse et de l'attacher à son vêtement par une chaîne solide.

Les battements du cœur de la montre rendent un son métallique et sa respiration est si régulière qu'on la donne en exemple aux malades.

Et, d'ailleurs, la montre est un des animaux les plus sujets aux maladies, les plus fragiles. Il faut prendre grand soin de sa montre, ne pas l'exposer au froid et, surtout, ne pas la taquiner. Elle possède un tempérament lymphatique et, sans cesse, il faut la remonter.

Les pattes, au nombre de deux, sont semblables à des pattes d'insecte, mais n'étant pas de la même taille, il est facile de comprendre que l'une est plus grande que l'autre.

Chez une montre normale il faut à la grande patte une heure *exactement* pour faire le tour de son ventre. Tandis que la petite met douze heures pour faire la même chose.

La montre possède un gros intestin comme vous et moi, et ce gros intestin affecte la forme spirallique.

La montre est l'animal connu qui a le plus de dents. Ces dents disposées en rond autour de petites roues assurent une mastication régulière du Temps.

Elle ne mange pas autre chose.

LA DERNIÈRE D'UNE PIÈCE

La dernière d'une Pièce

J'ai assisté, ce soir, à la mort d'une chose que j'avais conçue, créée, que j'ai fait vivre pendant six mois — et qui me l'a rendu largement.

C'est fini.

A minuit, le rideau s'est fermé pour la dernière fois.

C'était une pièce qui faisait rire. Elle a fait son devoir jusqu'à la dernière minute — et puis, tout à coup, ç'a été le silence.

C'était fini !

On s'est regardé. On a eu tous le même sourire, le même geste. On a pris un temps — l'habitude ! — puis on s'est dit au revoir très gentiment. Les mains se sont serrées, les cœurs aussi.

Quelqu'un a murmuré près de moi :

— On aurait pu la jouer encore quinze ou vingt jours!

Un autre a dit :

— Il y aura une belle reprise à faire avec ça dans quelque temps !

Ce sont les choses gentilles qui font qu'on a un peu de peine.

Car, c'est fatal, il n'y a pas que des choses gentilles.

Il y a heureusement un tas de petites lâchetés qui consolent, qui vous redressent, qui vous rappellent à la réalité si peu dramatique des événements.

Il y a le pauvre bougre qui a fait une gaffe deux

mois auparavant et qui profite du trouble, à cet instant-là, pour s'en excuser.

Il y a les employés dont inconsciemment la courtoisie décline quand on annonce les dernières — et qui la laissent éteindre ce jour-là.

Il y a... il y a...

Il y a que c'est fini, quoi !

Je ne devrais pas être triste, en somme, car cette mort n'a pas été accidentelle. Elle était prévue, elle était fatale, elle a été belle, et, pourtant, ce soir, je suis moins gai que de coutume.

Ça passera.

D'ailleurs, ça va mieux depuis un instant, depuis que j'écris.

Demain, il n'y paraîtra plus. Et même...

Ah ! dame ! Il faut bien que, ça aussi, ça ait son bon côté !

Et même, je vais éprouver dès demain une sensation infiniment agréable — je me souviens !

Eh ! Oui, me voilà débarrassé d'une préoccupation qui ne devrait être qu'importante et qui prend à la fin d'étranges proportions si l'on n'y met bon ordre.

Ça aussi, c'est fini. Je vais rentrer dans une vie plus normale.

Je vais soudain cesser de m'imaginer que l'auteur qui me succède sur l'affiche a fait tout au monde pour m'en chasser.

A partir de demain les recettes de mes confrères me sembleront enfin normales et justifiées.

Je regarderai changer le temps avec une indifférence superbe.

Si des personnes rencontrées par hasard me disent qu'elles ont horreur du théâtre, je ne me donnerai aucun mal pour modifier leur opinion.

Le secrétaire général ne me communiquera plus, avant de les envoyer à la presse, ces petites notes brèves et sans doute inutiles qui sont destinées à soutenir d'abord puis à faire remonter les recettes.

Rien n'est plus cocasse que ces communiqués invariablement optimistes.

Ce sont des bulletins de victoire pendant les premières représentations. Ils sont ornés de chiffres mirifiques et, pour frapper davantage le lecteur, on les agrémente souvent de mots en italiques. On va même parfois jusqu'au point d'exclamation, dans le but évident de faire croire que, soi-même, on est surpris de réaliser de semblables bénéfices.

Quand les recettes ne sont tout de même plus assez belles pour être publiées, on se rattrape sur « l'étranger ».

On s'applique à décrire les grandes nations européennes s'arrachant l'œuvre triomphale. Et on garde toujours l'Amérique pour le communiqué suivant.

Après « l'étranger », ça devient difficile. Les notes n'ont plus cette clarté, cet accent, cette verve. Elles sont plus rares et, chose curieuse, elles sont plus longues. On ne trouve plus rien à dire, alors on fait des phrases. On arrange la vérité...

En somme, on a passé insensiblement des bulletins

de victoire à des espèces de bulletins de santé qui semblent rédigés par un docteur ami de la famille.

Le dernier bulletin qui annonce la mort de la pièce n'est jamais publié avec l'assentiment de l'auteur.

C'est une coutume.

LE CHIEN

Le Chien

Pour les miens, quand ils sauront lire.

S. G.

L'homme est l'ennemi du chien...

(Ceux qui pensent le contraire n'ont qu'à ne pas changer d'opinion, voilà tout !)

Nous nous procurons des chiens à l'usage de nos instincts les plus naturels, c'est-à-dire les plus laids.

Nous, qui attachons à l'indépendance et à la liberté

le prix qu'elles valent, nous nous flattons d'avoir un chien docile, impersonnel et rampant. Nous en sommes fiers ; c'est comme un domestique de plus dans la maison.

Lorsque nous voulons reconnaître aux chiens d'autres qualités que l'obéissance, ce sont toujours des qualités qui font que nous nous retrouvons en eux. En cela notre orgueil est bien grand.

Tom pense comme un homme ! Dick réfléchit comme un homme ! Turc rit comme un homme ! Tom, Dick et Turc comprennent tout !

Il y a sur ces similitudes, supposées, de caractère une dizaine d'histoires typiques, toujours les mêmes d'ailleurs, mais avec variantes, et qui permettent aux gens de certifier que le chien est d'une intelligence remarquable.

Cela est aisé à faire admettre, car les contradictions à ce sujet sont extrêmement rares, d'autant plus rares que toutes les personnes ont à citer un trait concluant de compréhension canine, ou deux.

Et quel inépuisable sujet de conversation ! Un repas

entier peut être consacré à la gloire du chien ! Les histoires émouvantes de sauvetages ont un peu disparu et les petits cas psychologiques sont très en faveur dans tous les milieux.

Vous connaissez, n'est-ce pas, ce chien qui a senti deux ans et demi à l'avance que telle personne vous serait hostile un jour, et trahirait votre affection ?

Vous connaissez aussi, je pense, ce chien si extraordinairement doué qu'il aboie contre les gens mal vêtus ?... Est-ce beau, mon Dieu, est-ce beau !

C'est Buffon, je crois qui a dit que le chien était l'ami de l'homme; sur quoi s'est-il basé pour dire cela ?

Sur la domesticité du chien ?

Il n'y est pour rien, vraiment !

Sur la fidélité ?

Sa fidélité est le résultat d'une série de fessées, claques, torgnoles, coups de pied, coups de genou, coups de fouet et autres tatouilles.

Et puis sa fidélité est subordonnée à une question de nourriture.

Gardez un chien pendant quatre ans et donnez-le à à un ami. Si cet ami lui fait servir de copieuses pâtées, votre chien vous aura bien vite oublié.

Non ?

Oh ! Non, ça, vous ne pouvez pas le croire ! Vous seriez trop vexé !

Eh bien ! admettons qu'il vous reconnaisse. Et puis après ?

Ça ne prouvera ni son intelligence ni sa fidélité, ça prouvera simplement qu'il vous aura reconnu !

Nous imaginons, parce qu'elles nous flattent, les crises de joie de nos chiens lorsque nous les retrouvevons.

Nous prétendons que leurs contorsions et leurs lèchements augmentent en raison de la longueur de nos absences.

Quelle folie !

Evidemment, ça leur fait quelque chose de nous revoir, mais leur joie — ce que nous appelons leur joie — serait bien vite passée si, l'ayant souvent provoquée sans nous en rendre compte par nos propres

cris, nous ne l'entretenions pas par des onomatopées qui leur sont familières et dont nous connaissons l'effet. Plus nous revenons de loin, plus nous sommes contents de revoir nos petits esclaves, plus nous leur faisons fête et plus ils nous semblent être joyeux.

Notre indulgence pour le chien et l'admiration qu'éveillent en nous ses moindres actions prouvent notre parti-pris et notre ignorance des autres bêtes de la terre.

Le manque de fierté du chien, sa bassesse et sa peur l'ont fait choisir par l'homme, entre tous les autres animaux, pour lui être " fidèle ", c'est-à-dire servile, pour lui permettre d'exercer sans contrôle sa tyrannie et pour le défendre par ses cris. Ses cris, à l'approche du danger, avertissent l'homme et démontrent le peu de courage du chien. Le chien ne défend pas l'homme : il l'appelle à son secours.

Ceux qui disent « mon chien est mon meilleur ami » affichent un orgueil immodéré d'eux-mêmes, — ou bien ils révèlent leur misanthropie.

Être aimé sans être critiqué, sans doute est pour

M. Barrès la plus grande des joies... mais il faut être un bien mauvais bougre, tout de même, pour n'avoir pas près de soi un ami, un moins, dont la société vous soit plus précieuse que celle d'une bête.

J'aime infiniment les animaux, mais je les aime justement pour ce qui les différencie des humains. Rien ne me fatigue plus rapidement que la conversation d'un perroquet, et, dans un animal dressé, ce qui m'amuse le plus ce sont les tours qu'il rate.

Dernièrement, dans un grand music-hall, on exhibait un pauvre chimpanzé à qui l'on faisait retirer son habit, allumer une cigarette, éteindre une bougie...

Cela démontrait, certes, la patience du barnum, et le public applaudissait le barnum. Mais ce qui mettait la salle en joie, c'étaient, en dépit d'un dressage destiné à les dissimuler, c'étaient les fugitives réapparitions du singe, du vrai singe, lorsqu'il se livrait à des gesticulations naturelles et à des grimaces folles.

Le chien est l'un des animaux les plus inutiles de terre (oh !) et il n'est pas parmi les plus beaux (oh !). Il n'est ni fort, ni rusé (oh! oh!), il est pares-

seux et son caractère ne présente aucune particularité.

Il ne produit rien et ne détruit rien.

La plupart des « maîtres » vantent leurs chiens ou, plus exactement, se vantent d'avoir des chiens si « intelligents » qu'ils comprennent, au moins, une trentaine de mots. Ils ajoutent, et ne disent pas la vérité, que les intonations qu'ils prennent n'y sont pour rien. Ils disent aussi que les chiens savent parfaitement « demander » et qu'ils emploient des aboiements différents pour exprimer différents désirs.

Si les chiens retenaient et comprenaient seulement trente mots de notre vocabulaire, ne connaîtrions-nous pas, nous, nous qui sommes tout de même plus doués qu'eux, tous les secrets de leur langage ?

Si quelque chose, effectivement, lie le chien à l'homme, et réciproquement, ce doit être l'inimitié de l'homme pour le chien.

L'homme est l'ennemi du chien, à cause de l'existence qu'il lui fait mener, semblable à la sienne presque. Cette existence sédentaire est néfaste au chien, qui aurait besoin de liberté *morale* pour se développer

et devenir, à la longue, un peu moins aisément « domesticable ».

Ce qu'on appelle « rendre un chien heureux », c'est abolir chez lui toute espèce d'originalité.

N'avez-vous pas souvent entendu cette phrase, dite par un monsieur qui battait son chien :

— Un chien doit être élevé comme un enfant !

Cette formule, ce genre d'éducation éclaire l'âme du monsieur doublement. Il élève son chien comme on ne doit pas élever un enfant et il préconise un mode d'éducation qui, même s'il était jugé bon pour l'un, ne pourrait pas donner de satisfaisants résultats avec l'autre. Si l'esclavage du chien n'était pas si ancien, s'il n'était pas devenu héréditaire, peut-être aurions-nous avec lui, maintenant, les joies et les surprises que nous prodiguent sans cesse les chats indépendants, personnels et mystérieux.

PETIT MANUEL

A L'USAGE DES GENS
QUI NE RACONTENT PAS BIEN
LES HISTOIRES
ET QUI LES ÉCOUTENT MAL

Petit Manuel

à l'usage des gens qui ne racontent pas bien les histoires et qui les écoutent mal.

I

Dès l'abord, entendons-nous sur la signification du mot « histoire ».

Une histoire, ce qu'on est convenu d'appeler une histoire, est un conte bref destiné à faire rire, dont la provenance n'est pas connue, dont l'auteur reste ignoré, et qui fait son chemin dans le monde, et dans

tous les mondes, avec une incroyable rapidité, par sa seule puissance comique et sans le concours de l'écriture.

II

Une bonne histoire doit perdre, en effet, deux tiers de sa valeur si elle est écrite, c'est-à-dire si elle est lue. Les bonnes histoires sont faites pour être entendues.

III

La carrière d'une histoire est absolument subordonnée à sa qualité.

Je connais des histoires qui sont entrées, pour toujours, dans le gros public parce qu'elles sont simples, drôles et surtout parce qu'elles sont humaines.

Humaines ! Voilà leur plus grande, leur plus indispensable qualité. Et, lorsqu'elles sont humaines, elles démontrent de la façon la plus évidente l'inutilité de ce que les auteurs dramatiques appellent « l'art des préparations ».

En réalité, « l'art des préparations » est une néces-

sité pour les écrivains qui, comme M. Scribe, imaginent des conflits si invraisemblables et tellement illogiques qu'ils se trouvent alors dans l'obligation de commencer invariablement leurs comédies par une scène entre deux domestiques chargés de présenter au public les personnages principaux de façon à faire admettre les erreurs psychologiques que ces personnages ne manqueront pas de commettre dans le courant de la pièce.

Veuillez vous souvenir maintenant de *la Parisienne*. Henry Becque s'y prend d'une toute autre manière.

Avant que le rideau se lève nous sommes ignorants du drame qui va se dérouler, et, en quelques secondes — à la douzième réplique, je crois — et d'un seul mot, le caractère de la femme, celui du mari et celui de l'amant nous sont à la fois révélés. Cela simplement parce qu'ils sont humains et d'une étonnante vérité.

Eh ! Bien, lorsque vous voulez raconter une

« bonne» histoire de cocu, vous devez pouvoir commencer ainsi :

— Un jour, un cocu...

IV

Il est d'admirables histoires qui disparaissent vite parce qu'elles sont subtiles, parce qu'elles sont singulières, parce qu'elles sont indépendantes et qu'il est impossible de les classer, de les mettre en série.

V

Car les histoires vont par séries. Elles vivent en bandes et elles se reproduisent entre elles.

VI

Les principales séries sont :

Série A. — Les histoires d'argent, communément appelées « histoires juives».

Série B. — Les histoires qui se passent dans les compartiments de chemin de fer.

Série C. — Les histoires de jeunes mariés.

Série D. — Les gaffes de généraux.

Série E. — Les histoires d'alcooliques.

Série F. — Les histoires macabres.

Etc..., etc...

VII

Indépendamment de ces histoires, qui sont générales et universelles, il est exact de dire que chaque corps de métier, que chaque industrie possède en outre une série qui lui est personnelle de plaisanteries et d'anecdotes. Les pharmaciens rient entre eux d'une quantité de farces dont la cocasserie échappe aux architectes.

VIII

Ne commencez jamais une histoire sans l'avoir, une fois, repassée mentalement.

Prendre la parole, retenir l'attention d'un auditoire

est chose grave. Ajournez cette joie délicate si vous doutez de votre succès, si vous avez oublié, par exemple, la partie où réside justement l'intérêt de l'histoire que vous alliez commencer.

IX

Si — et ça finit toujours comme ça — on se met à raconter des histoires (ce sont d'ailleurs les plus drôles) qui se terminent par un mot violemment grossier, n'en concluez pas que vous pourrez, à votre tour, raconter les pires ordures.

Saisissez — ah ! voilà le plus difficile ! — saisissez la différence qui existe entre une histoire qui est drôle parce qu'elle est sale, et une histoire qui n'est pas drôle parce qu'elle est dégoûtante.

X

Surtout, lorsque quelqu'un commence une histoire, ne dites pas, radieux :

— Je la connais !

XI

Ne pensez pas à l'histoire que vous allez raconter sitôt que sera terminée celle qu'on vous raconte.

XII

Lorsqu'une de vos histoires n'a pas « porté », n'ajoutez pas :

— Et ce qu'il y a de plus rigolo, c'est que c'est arrivé !

Non, n'ajoutez rien. Faites-vous oublier.

XIII

Ne confondez pas les histoires et les anecdotes. Ne parlez pas de vos parents.

XIV

Recommandez à votre femme de bien vouloir ne pas soupirer lorsque vous commencez une histoire que vous avez déjà racontée devant elle cinquante ou

même cent fois — puisque ça ne vous empêchera pas de la raconter encore !

XV

Quand une histoire a bien fait rire, perdez l'habitude de dire :

— Je la replacerai !

Nous savons tous que vous la replacerez, et mal.

XVI

Ne rectifiez pas l'histoire en cours de récit. Ne donnez pas votre version.

XVII

Lorsque la série B sort, par exemple, attendez qu'elle semble épuisée, et n'entamez pas la série D, même si vous craignez d'oublier l'histoire « si drôle qui vous revient ».

XVIII

Lorsque le récit que vous avez entrepris est long et

peu intéressant, si long et si peu intéressant que vous vous apercevez vous-même de la nécessité où vous êtes de conclure et d'en finir, ne dites pas à chaque instant : « Bref... » Ne vous servez pas du mot bref comme d'un petit paquet de lest qu'on jette à l'impatience des auditeurs, pour repartir de plus belle — si j'ose dire !

LE TRAIN DES MARIS

Le Train des Maris

Allant chercher des amis à la gare de Trouville, samedi dernier, j'ai eu l'avantage d'assister à l'arrivée du train qu'on appelle le train des maris.

Le train devait entrer en gare à 8 heures 45. Mais, étant parti de Paris avec une heure de retard, cela ne lui était plus guère possible.

Je déambulais depuis déjà dix minutes, lorsque je fus frappé du grand nombre de dames qui attendaient comme moi le train de 8 heures 45.

Certaines de ces dames étaient élégantes, d'autres l'étaient moins, plusieurs ne l'étaient pas et — me croirez-vous ? — aucune d'elles n'était accompagnée !

Cela me parut étrange, et il me fallut quelques secondes de réflexion pour comprendre que toutes ces dames seules attendaient leurs maris.

Elles les attendaient toutes, mais toutes ne les attendaient pas de la même façon.

L'une regardait alternativement sa montre et la pendule de la gare. Une petite brune avait apporté un livre et, assise, elle lisait sans impatience. Une autre, pensive, arpentait lentement le quai. Une autre encore allait constamment au-devant du train qui ne venait toujours pas...

A 9 heures 5, la plus amoureuse de ces dames de-

manda à un employé qui passait près d'elle si le train avait beaucoup de retard. L'employé, sur un ton de lassitude résignée, répondit qu'il n'en savait rien et il ajouta qu'il n'y avait pas de retard annoncé.

— Ah ! bon, fit la dame.

Etant donnée l'heure, je ne compris pas comment la réponse de l'employé avait pu satisfaire la dame.

A 9 heures 30, une autre dame demanda à parler au chef de gare. On lui indiqua le chemin.

Elle revint quelques instants plus tard en déclarant qu'on était toujours sans nouvelles du train de 8 heures 45 et que vraiment c'était honteux de laisser ainsi les gens dans l'incertitude !

Des groupes de dames s'étaient formés peu à peu, et sans qu'aucune présentation eût été faite, des conversations amères, pessimistes et vengeresses s'étaient engagées.

Toutes ces dames étaient du même avis, elles n'avaient personne à convaincre et cependant la

plupart d'entre elles s'adressaient aux autres en criant.

A 10 heures 15, une grosse blonde en piqué blanc, plus énergique, plus résolue que ses semblables, dit :

— Je vais aller voir au bureau du télégraphe !

Et elle s'éloigna d'un pas ridiculement décidé.

Pour accélérer sa marche, elle avait imprimé à ses petits bras un rapide mouvement natatoire, et le long voile blanc dont elle s'était ornée traînait à présent derrière elle et balayait le quai, qui en avait d'ailleurs bien besoin.

Une dizaine d'épouses, confiantes, l'avaient suivie.

L'employé du télégraphe vit arriver cette trombe avec effroi.

— Monsieur, dit la grosse blonde en piqué blanc, est-on toujours sans nouvelles du train de Paris ?

— Ti-di-dim, dim, dim...

— Monsieur, je vous parle !

— Madame ?... Dim-di-di-dim...

— Quelles sont les nouvelles du train de Paris ?

— J'en attends, madame ! Dim, di-dim, tic-di-di-dim...

— Téléphonez à Lisieux...

— Nous n'avons pas le téléphone avec Lisieux !

— Oh ! Ils n'ont même pas le téléphone !

— Dim-dim...

— C'est monstrueux ! Télégraphiez...

— C'est ce que vous m'empêchez de faire, madame ! Dic-dim-di-di-dic...

La placidité de cet employé irresponsable l'exaspéra davantage. Mais, tout de même, elle comprit qu'elle l'importunait, et, comme elle voulait en finir d'une façon éclatante, elle dit en frappant sur la planchette du guichet :

— Vous allez voir le procès que je vais faire à la Compagnie !

Et elle sortit, digne et stupide.

Et elle revint, toujours suivie des dix dames qui l'avaient accompagnée et dans l'estime desquelles elle occupa dès lors une place démesurée.

Cette grosse blonde en piqué blanc paraissait avoir perdu tout empire sur ses nerfs. Elle parcourait le quai d'arrivée — s'il est digne encore de porter ce nom ! — en hurlant :

— Ce n'est même plus la peine de l'attendre maintenant ! Pensez donc, il est près de dix heures et demie ! Il y a sûrement eu un accident ! ! !

A ce mot, il se produisit un phénomène des plus curieux...

Une dame — j'allais dire une veuve ! — éclata en sanglots convulsifs ; une autre embrassa tendrement l'enfant qu'elle portait et qui dormait sur ses bras ; une autre, pâle, murmura :

— Oh ! Ne dites pas un mot pareil !

Une autre dit simplement :

— Je ne crois pas...

Et j'en remarquai plusieurs qui, sans avoir rien dit, s'étaient éloignées.

Je suivis l'une d'elles, charmante, et, en la dépassant près d'un réverbère, je vis qu'elle souriait et que dans ses yeux il y avait un indéfinissable espoir !

J'en suivis une autre; mais en m'approchant de celle-là, je la trouvai si laide avec un long nez rouge, des yeux tout petits, une bouche énorme, enfin si laide, quoi, que j'eus envie de lui dire :

— Oh! Non, pas vous! Vous, ne riez pas! Vous vous vantez madame... car, c'est lui qui doit être enchanté, même s'il y a eu un accident!

LES MOTS

Les Mots

Quelle mystérieuse et surprenante existence que celle des mots.

Et comme elle est différente de la nôtre !

Et comme elle est plus belle encore!

Nous, nous naissons sans savoir pourquoi, après

n'avoir été que momentanément désirés, et la plupart des hommes meurent sans que l'on ait compris la raison de leur passage sur terre.

Tel n'est pas le cas des mots.

Les mots ne viennent au monde que si l'on a absolument besoin d'eux. Ils naissent en une seconde et l'on s'aperçoit tout à coup qu'ils sont indispensables et l'on se demande comment on a pu se passer d'eux si longtemps.

Mais si d'aventure on se trompe, si l'on fait naître un mot qui n'était pas réellement nécessaire, si, l'ayant utilisé pendant quelques jours, on convient qu'il est de trop et qu'il fait double emploi, il passe alors rapidement de mode, on n'y pense même plus et il finit par disparaître complètement.

Hélas ! Il n'en est pas de même parmi nous, et le temps n'est pas proche où l'on pourra supprimer les êtres dont l'utilité n'aurait pas été reconnue.

Les mots vivent en commun, et ils se reproduisent entre eux.

De sorte qu'un mot — il faut bien l'avouer — n'est jamais tout à fait nouveau. Et, pour peu qu'on en ait l'habitude, on découvre en chacun d'eux bien aisément ses origines.

Le plus souvent la mère est latine et parfois le père est anglais.

Cependant, nous ne devons pas contester l'existence d'une infinité de mots dont la naissance est ignorée dont la provenance demeure inconnue.

On dit d'eux qu'ils sont d'Argot. Soit.

Ce sont les petits voyous de la langue. Ce sont des bâtards. Ils sont nés d'un coup sec, pour les besoins d'une cause, mauvaise sans doute, mais qu'importe ! Ils vivent et ils ont la vie dure !

Ils viennent des faubourgs, ils y ont grandi, ils y sont devenus populaires, mais il n'y sont pas restés.

Ils se faufilent dans tous les milieux, dans toutes les phrases, hardiment, gaiement.

Ils détonnent un peu, certes, et les belles dames les prononcent en rougissant, mais ils ont un parfum, une odeur, si vous préférez, dont le charme est bien grand.

Seulement, ils sont terribles !

Ils ne se font pas annoncer et souvent on voudrait ne pas les laisser passer. Mais leur adresse est telle qu'ils vous échappent et vous n'y pouvez rien.

Vous l'avouez vous-même, vous dites :

— Excusez-moi, ça m'a échappé !

Et nous vous excusons, parce que nous savons bien que ce n'est pas votre faute. Nous savons qu'il n'y a pas moyen de les élever, ces petits voyous-là. Et nous y renonçons, d'ailleurs, en souvenir du jour où leur spontanéité nous a tiré d'embarras.

En effet, ils raniment quand ils veulent, une phrase mourante, ils la stimulent, ils lui donnent un relief soudain, et le plus vilain d'entre eux, bien placé, entre deux mots, entre deux portes, dans l'oreille, a fait glisser plus d'une femme.

Les mots ont une existence infiniment longue, comparativement à celle des humains. Et ce ne sont pas les mots les plus employés qui meurent le plus rapidement. Non. Bien au contraire.

Les mots ne meurent pas de vieillesse, c'est ça qui est beau. Ils meurent dans l'oubli, et c'est à force de ne plus servir qu'ils disparaissent.

Quelles leçons ils nous donnent !

Chez eux, il n'y a pas d'enterrement.

On n'annonce, en effet, jamais la mort d'un vieux mot.

Tandis que la naissance d'un mot nouveau est un véritable petit événement.

Tout le monde l'essaye, on s'en amuse, il va de bouche en bouche.

Mais les gens graves et ceux qui font profession de l'être accueillent avec méfiance, pourtant, le mot qui vient de naître, et c'est pourquoi l'on attend qu'il ait une majorité pour le naturaliser français.

La naturalisation se fait en présence de quarante messieurs, qui sont généralement trente-huit, et qui portent le nom et l'habit d'académicien.

Mais l'existence de tous les mots n'est pas exempte de soucis.

Certains en voient de dures.

Et, par exemple, il arrive à un grand nombre de mots de servir les uns pour les autres.

Ainsi, tenez, le mot « vache» sert alternativement à désigner un animal, une femme qu'on n'aime plus et un agent de police.

Il y a des familles de mots, très nombreuses, très unies, comme il y a des familles d'arbres, et ils ont également la même racine.

Il y a aussi quelques mots, rares, qui vivent seuls.

Et je vous signale la présence de vieux, de très vieux mots, que vous trouverez, si ça vous amuse, en les cherchant dans les livres anciens, et vous verrez qu'ils sont séchés entre les feuillets comme des fleurs mortes.

Universitas
BIBLIOTHECA
Provinciale

TABLE

Table

L'ARGENT
LA SANTÉ
L'AMOUR
LE TRAVAIL

L'ORGUEIL
L'INDULGENCE
LE COURAGE
LA FANTAISIE

L'AMITIÉ
LES REPAS
LE JEU
L'AUTO
LES VICES

LE CŒUR

LE MALHEUR DES AUTRES

LA MALADIE

L'ÉCONOMIE

LE PARASITE

L'ART ET LA FOULE

LES DOMESTIQUES

LA MONTRE

LA DERNIÈRE D'UNE PIÈCE

LE CHIEN

PETIT MANUEL

à l'usage des gens qui ne racontent pas bien les histoires et qui les écoutent mal.

LE TRAIN DES MARIS

LES MOTS

577

8616 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

20 10 74

AUG 06 '76

AUG 22 '83

AUG 19 '83

a39003 004597927b

CE PQ 2613
.U56J8 1913
C02 GUETRY, SACH JUSQU'A ND
ACC# 1315852